

Alessandra Nibbi (30th June 1923 – 15th Januari 2007)

Alessandra Nibbi nous a quittés le 15 janvier dernier, laissant un grand vide parmi les égyptologues et dans le cœur de ses amis. Sa vie se divise en deux parties quasi égales : l'une est essentiellement australienne, c'est sa période de formation scolaire; l'autre anglaise, c'est l'époque de production scientifique, l'époque de l'égyptologie.

Alessandra Nibbi est née à Porto-San-Giorgio, sur la côte Adriatique de l'Italie, le 30 juin 1923, d'Elvira Petrelli et de Gino Nibbi. Ce dernier, homme aux talents multiples, écrivain, historien d'art, quitte l'Italie en 1928 à cause des conditions politiques du moment et s'installe en Australie, à Melbourne, avec sa femme, sa fille et son jeune fils. Alessandra recevra une instruction et une éducation parfaitement anglaises ; outre l'université de Melbourne, qu'elle quitte à 23 ans, elle fréquente le conservatoire de la même ville, comme soprano. Comme première activité dans la vie, elle enseigne la langue et la littérature anglaises.

En 1947, la famille Nibbi retourne en Italie ; Alessandra s'y marie ; son fils Daniel naît en 1953. Après une seconde période australienne de quelques années, la famille Nibbi décide, en 1963, de quitter définitivement l'Australie. Le long retour en bateau a une conséquence imprévue : au passage du canal de Suez, une excursion organisée pour les passagers révèle à Sandra l'Égypte, ses pyramides, sa civilisation, son univers . Aussitôt arrivée en Italie, elle entreprend des études d'archéologie, à l'Université de Pérouse où elle suit les cours de l'étruscologue Massimo Pallottino, et à l'Université de Florence où elle obtient un Doctorat es-Lettres, en 1965 : elle a quarante deux ans. Des circonstances obscures, liées au fait qu'elle est encore toujours de nationalité australienne, l'obligent à quitter l'Italie. Elle décide de s'installer, avec son fils, en Angleterre dont la langue est, de fait, sa première langue, qu'elle continuera d'ailleurs à enseigner un certain temps. Après quelques hésitations, elle s'installe à Oxford, et définitivement au 13 Lovelace Road, où elle passera le reste de sa vie.

En 1972, Alessandra Nibbi publie un petit livre (64 pages) : « *The Sea Peoples : A Re-examination of the Egyptian Sources* ». Elle y explique que le terme « Grand Vert (Great Green) » des textes égyptiens ne désigne pas « la mer », comme on le croit généralement, mais essentiellement le Delta égyptien, à cause de son immense verdure. Le livre est publié à frais d'auteur, comme tout ce qu'elle publiera désormais. Alessandra Nibbi se présente sous son simple nom, sans titre ; elle n'appartient pas au corps académique, ni à une université ni à un musée ; elle ne dépend de personne ; on ne devine pas qu'elle a 49 ans à ce moment, maturité qui se sent pourtant dans la sobriété et la rigueur de l'exposé et des raisonnements. Elle est consciente de l'extrême audace de ses idées et, à la fin de sa préface, elle s'abstient de citer les noms des nombreux égyptologues qui l'ont aidée « pour leur éviter l'embarras d'être mêlés à ces idées ». Que s'est-il passé entre 1965 et 1972 ? Elle avait en fait préparé un premier ouvrage, issu de ses études d'étruscologie : *The Tyrrhenians*, 1969 ; elle y parle déjà beaucoup des « peuples de la mer » et de « Grand Vert » qui ne peut concerner, étymologiquement, que de la verdure et non la mer. Ce petit livre était une synthèse de ce qu'on disait sur ces questions avant que Sandra Nibbi n'intervienne.

Dans la préface de son ouvrage de 1972, par une formule qu'elle affectionnera, elle reconnaît sa volte-face, de 1969 à 1972 : « Le temps est venu d'abandonner toutes nos idées sur les prétendus 'Peuples de la Mer' et de réexaminer les textes de fond en comble, dans leur totalité » (« The time has come when all our ideas about the so-called Sea Peoples should be set aside and the texts re-examined in a fundamental way, as a whole »).

Ce livre de 1972 a provoqué un choc ; l'opinion que les Égyptiens n'ont même pas de mot pour dire « mer » est si différente de l'opinion commune que personne ne veut la croire ;

la réaction du monde égyptologique a été généralement déplorable. Pire que les sarcasmes que certains — même des savants respectables — ont osés, il y eut désormais le black-out total sur les écrits d'Alessandra Nibbi et sur elle-même : citer son nom, pour un égyptologue, c'était « se déshonorer », et cette attitude anti-scientifique n'est toujours pas éteinte 35 ans plus tard, malgré certains revirements.

Lors du 29^e Congrès des Orientalistes tenu à Paris en 1973, Alessandra Nibbi a voulu me rencontrer ; elle avait lu ma thèse de doctorat où j'avais abordé bon nombre des problèmes géographiques qui la préoccupaient, mais avec toutes les erreurs courantes à l'époque avant qu'Alessandra Nibbi n'intervienne. Il manquait alors à celle-ci la connaissance des hiéroglyphes (elle y a progressé beaucoup par la suite) et elle me demanda de m'intéresser à ses idées en les vérifiant philologiquement. J'ai accepté, mais il m'a fallu plus de 10 ans avant de me défaire des préjugés traditionnels à l'égyptologie de ce temps. Dès 1985 j'avais compris la qualité de ses recherches et me suis mis à travailler à sa suite, ce qui m'a valu d'être plus d'une fois jeté aux gémonies avec elle.

Après 1972, Alessandra Nibbi n'a cessé de produire livres et articles pour élargir et défendre ses conceptions de la géographie antique, avec toujours cette originalité, cette indépendance d'esprit qui désarçonnait les « traditionnels ». Outre son extraordinaire intelligence, elle avait aussi un courage et une persévérance grâce auxquels elle a passé à travers tous les obstacles et toutes les vilénies. Devant le refus des revues d'accepter de publier ses études, elle a fondé en 1985 sa propre revue : *Discussions in Egyptology*, qui lui assurait enfin une parfaite liberté d'expression. Cette revue, par la qualité de la publication et par les nombreux collaborateurs qu'elle a attirés, est reconnue aujourd'hui — belle revanche — comme une des revues d'égyptologie de haut niveau et appréciée universellement à ce titre.

La méthode scientifique d'Alessandra était de ne pas se fier à « ce qu'on avait déjà écrit », les « textbooks » selon son expression familière, souvent méprisante ; elle consultait les textes anciens, les faits archéologiques ; elle allait sur le terrain se rendre compte par elle-même, utilisant les moyens de transport du pays, captant d'un coup d'œil, par la fenêtre d'un autobus, un détail topographique qui éclairait un texte ancien qu'elle avait en mémoire ; découvrant la « direction Alashiya » sur les « bus locaux » d'Ismaïlia (donc pas vers Chypre, comme on le dit généralement) ; insistant sur l'importance antique de Bilbeis où il n'y avait pourtant « plus rien à voir » ; elle parcourait les villages du delta où, parfois, la présence d'autorités officielles l'empêchait d'avoir un contact personnel, familial, avec les gens du terroir qui lui révélaient des données tirées de leur expérience millénaire des lieux ; elle entreprenait des fouilles, à Marsa Matrouh, pour élucider des problèmes liés aux ancres des bateaux égyptiens. Térrence DuQuesne, un ami et collaborateur de Sandra, se souvient : « Elle voulait toujours tout trouver par elle-même et ne jamais se fier au jugement des autres. Son sens critique et son absolue intrépidité lui étaient une source d'inspiration. Je me souvient avoir un jour discuté avec elle d'une question de symbolisme dans la religion égyptienne ; elle m'a répondu : « C'est trop vague pour moi ; j'aime garder mes pieds dans la boue du Delta » Elle s'attaquait par prédilection aux questions dites insolubles où son esprit dénué de tout blocage, ses yeux dépourvus d'ocillères, frayaient des voies inattendues, mais toujours fructueuses.

La connaissance de la géographie de l'Égypte et de ses voisins a connu, grâce à Alessandra Nibbi, un formidable élan dont on ne mesure pas encore les nombreuses conséquences. Le freinage stupide exercé par certaines « autorités » de notre corporation sur les recherches d'Alessandra Nibbi a retardé le développement de cette partie de l'égyptologie de la fin du 20^e siècle. Mais, l'aigreur qu'elle a pu en concevoir n'a jamais abîmé sa personnalité généreuse, joyeuse, vive. Cette égyptologue hors norme ne s'est jamais laissée abattre ; elle s'est même imposée au respect de notre communauté. En outre — ce qui

n'apparaît pas nécessairement dans ses écrits — elle avait un grand cœur, elle était l'amie fidèle de ses amis ; elle soutenait tous les débutants pour qui elle prévoyait un avenir plus ouvert que celui qu'elle avait connu durant sa vie.

Alessandra Nibbi était une grande et noble dame qui a droit à toute notre admiration et à notre reconnaissance.

Claude Vandersleyen